

## Concours de bétail

On trouvera ci-dessous une évocation d'un concours de bétail au Lieu. Une telle manifestation avait lieu toutes les années, sans que l'ambiance ni la procédure ne changent beaucoup.

Pendant les vacances d'automne se donnait le concours de bétail au Lieu. Ça se passait en contrebas de la ligne de chemin de fer, près de la gare. Nous y partions à pied, prenant la route du Plat-du-Séchéy, puis le chemin du lac Ter, pour suivre enfin la Combe dans l'alignement de ses poteaux.

Je n'aimais pas du tout ce concours. J'étais fait pour rester à la maison, moi, non pas pour aller me mêler à ce monde paysan un peu lourd qui me restait étranger quoique je «fusse» moi aussi de la campagne. Heureusement, je ne m'y rendais jamais seul; je ne faisais qu'aider.

Passé une année un autre paysan du village. Nos bêtes voulaient se mêler aux siennes. Son sang ne fit qu'un tour. De son gros bâton de noisetier il les frappa sur le museau, à toute volée, pour les écarter des siennes qui ne pouvaient qu'être d'une race supérieure, je présume. Il ira donc seul, ce paysan-là, fier comme pas un, nous restant derrière, sagement, laissant toujours deux cents mètres au moins entre les deux troupeaux afin qu'ils ne se mélangent pas; quelle catastrophe ç'aurait été!

Mais qui conduisait nos vaches si je n'étais pas seul? Pas mon père en tout cas, lui toujours prisonnier de sa laiterie et en plus avec sa «mauvaise jambe». Alors? L'Italien, le Suisse allemand, l'un de mes frères? Nous menions ainsi deux ou trois bêtes au concours, plutôt deux que trois. Car nous n'étions pas de gros paysans, nous autres chez Gaston. Avec deux fourbis, l'agriculture et la laiterie, vous ne faites bien ni l'un ni l'autre. C'était encore le temps où nous ne pouvions pas nous décider à choisir.

Le parcours, pour se rendre au Lieu, est somme toute agréable. Le chemin de la Combe, après le Séchéy, mène droit à l'emplacement du concours, près de la gare du Lieu où s'y attachaient les bêtes à des barrières de métal. Il n'y avait plus qu'à attendre. Déjà des experts en blouses brunes ou bleues délavées, connaisseurs, fiers

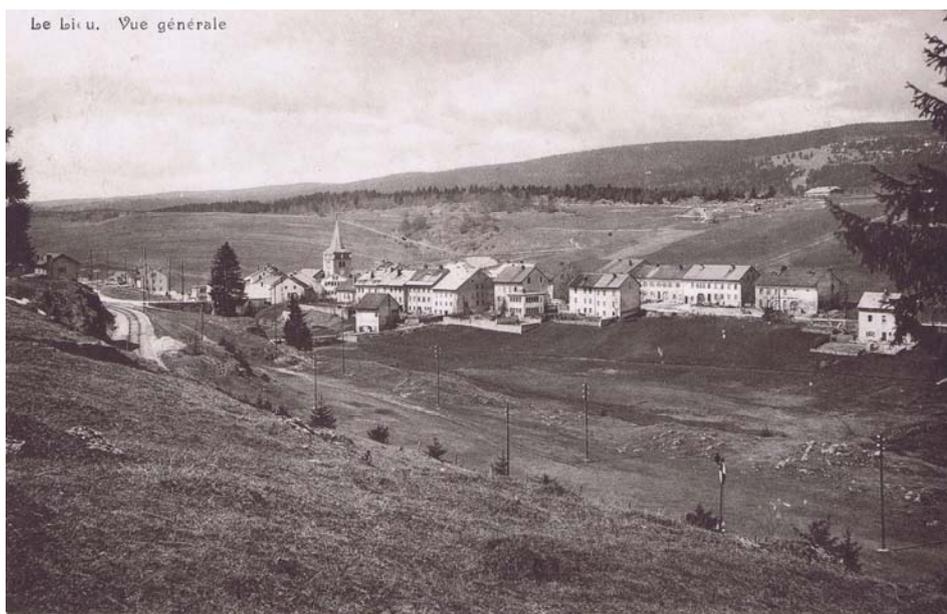
de l'être, étaient là. A tâter, à évaluer, à taxer. Et ils regardaient les croupes, les tétines, le port général, les cornes. Celle-là est belle bête, bien pleine, celle-ci un peu creuse, cette autre un peu courte sur jambes. Ils mettaient des points. Il y aurait des certificats. Une fois de plus nous n'allions pas tirer le jack-pot, nous, avec nos vaches trop ordinaires.

C'était plein de monde. Nous avions largement le temps de descendre au village du Lieu pour acheter quelque chose à manger. Nous pénétrions dans l'épicerie Guignard, un vieux magasin comme il y en avait dans notre village. Nous prenions notre temps, car ce serait long par là-bas. Où ça grouillait de paysans, ceux des Charbonnières, du Séchey, du Lieu auxquels se mêlaient des gens d'ailleurs. Passaient plus haut, sur la ligne de chemin de fer, des trains qui conduisaient au Sentier ou au Pont. Ça durait longtemps. Après-midi monotone, interminable.

Et puis, les experts ayant fait leur œuvre, le concours s'achevait, nous pouvions rentrer. Les vaches délivrées partaient en courant en sens inverse sur ce chemin de la Combe qui domine le lac Ter qui est à votre gauche. Le Séchey se profilait à travers les sapins. Nous y étions très vite avec cette allure. Plus loin, arrivés au village, nous relâchions les bêtes qui pourraient encore pâturer quelques instants.

Je n'aimais pas ce concours. Le bétail m'était inconnu. Et je n'aurais pas su dire moi, si une bête avait une belle tête, si elle était osseuse ou bien remplie. Elles m'apparaissaient toutes les mêmes, ou presque. A dire vrai, les vaches ne m'intéressaient pas du tout. J'aurais mieux aimé m'occuper de chats ! Eux au moins je les comprenais, et je les aimais. De plus cet univers campagnard me choquait par sa rudesse, mais aussi pas son désintérêt absolu des enfants qui n'étaient pas grand-chose dans tout cela. Et je me trouvais mal à l'aise dans ces discussions de paysans auxquelles je ne comprenais rien. Bref, je n'étais pas à ma place dans ce milieu. Je m'en rendais compte avec une acuité profonde, presque douloureuse. J'aurais tellement mieux aimé courir les bois, faire des feux ou simplement rester à la maison, pour bricoler à la boutique. Bien que rapercher les vaches le soir, ou courrater les veaux ne m'ait jamais vraiment déplu. Mais alors j'étais seul dans la campagne dont je goûtais, libre, au charme et à l'espace. J'aimais aussi voir passer les trou-

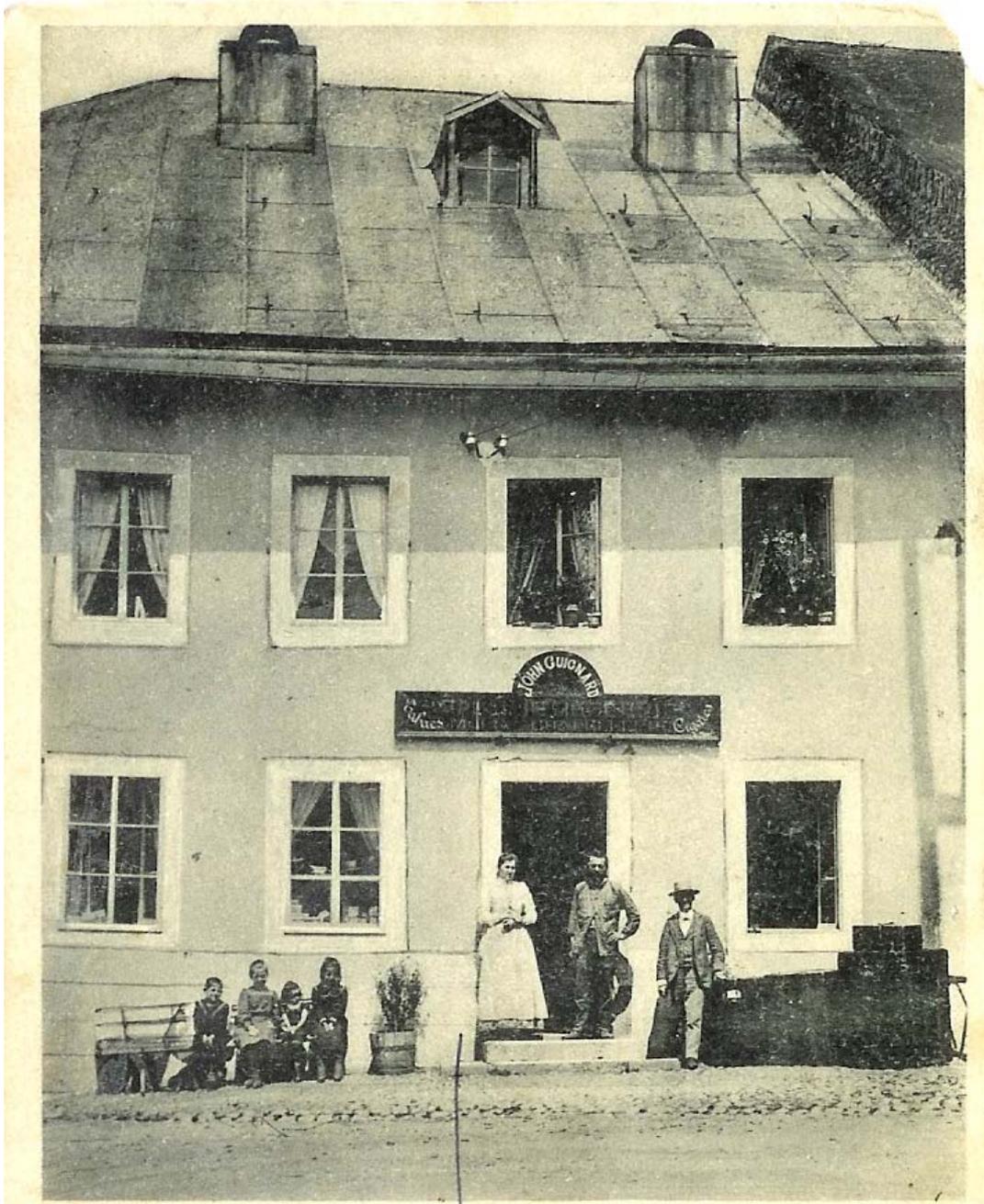
peaux à la montée... ces vaches décorées, ces sonnailles, ces hommes avec des bâtons et des gilets de fruitiers, ces femmes, mais surtout ces adolescentes en formes et en santé... tout cela me remplissait d'émotion, au point que j'aurais voulu parfois partir me cacher seul au fond de la grange pour pleurer tout mon saoul. Telle était ma sensibilité d'enfant. Telle je la garde encore aujourd'hui, peut-être ma seule richesse.



Pâturage de la Combe en dessous de la ligne de chemin de fer. C'est là que ça se passe.



A gauche, en ligne, les piquets métalliques et barres d'attache.



Le Lieu

→  
Maison de John Guignard  
de Tréville en 1905.

Le magasin Guignard où nous nous rendions.



*J Samuel, Gaston, Georges Martin*

*le concours vers 1974*

De temps à autre une foire au bétail derrière le village des Charbonnières. Ici Samuel Rochat, Gaston Rochat son frère, et Georges Martin, marchand escargotier habitant la maison de gauche ou ayant déjà construit sa villa au Vieilles Maison.